



RICHARD II

Gymnase du Lycée Aubanel
Festival d'Avignon

Quand la tendresse féline, précise et sensuelle de Micha Lescot vous accueille avec vos trente minutes de retard, au calme dans un café bruyant, vous vous sentez pardonné pour toujours. Le comédien de 48 ans, qui joue le Roi Richard II à Avignon, navigue entre la passion et le doute avec le sérieux de l'artisan à sa table et le tremblé vivant de l'artiste, en quête de gouffres et d'émotions. Tout semble pour lui objet d'étude. Le moindre regard. Le moindre retard. La moindre pression.

Théâtral magazine : En quoi votre collaboration avec Luc Bondy – disparu en 2015 – résonne-t-elle en vous encore aujourd'hui ?

Micha Lescot : C'était un metteur en scène surprenant, avec une grande connaissance littéraire. Qui te déplaçait, qui te décrassait, qui t'enlevait tes petits mécanismes de travail. En huit ans, j'ai fait cinq pièces avec lui, et à chaque fois j'avais l'impression de repartir de zéro. Il n'y avait jamais rien d'"installé" ; il ne voulait pas qu'on fasse ce qu'on savait déjà faire. Il rendait le théâtre "sexy", excitant, un peu transgressif et scandaleux, mais pas seulement en surface.

Il fallait qu'il se passe quelque chose. En même temps, il y avait une tenue énorme. Par exemple, dès la première répétition, il te demandait de connaître ton texte au rasoir. **Je le voyais presque tous les jours, c'était une collaboration hyper-intense et une amitié bouleversante. Donc à sa mort, outre ma peine immense, j'étais professionnellement un peu perdu, ne sachant plus trop ce que je voulais faire.** Quand j'étais jeune, il y avait deux metteurs en scène qui m'avaient donné envie de faire du théâtre : Jérôme Deschamps et Alain Françon. J'ai pu travailler avec les deux après la disparition de Luc.

Et aujourd'hui, vous êtes dirigé par Christophe Rauck, qui monte Richard II pour le Festival d'Avignon...

Je suis très en confiance avec sa sensibilité. Il aime profondément les textes et les acteurs. Venant du Théâtre du Soleil, il veut toujours activer quelque chose... Il veut le jeu, il veut que ça joue, mais en rapport avec la matière écrite. Il veille à ce qu'il y ait du relief, des états de jeu différents. Il sait activer l'humour, qu'on oublie parfois devant un texte intimidant – ne s'interdire aucune fantaisie. J'avais adoré travailler avec lui sur une pièce de Rémi de Vos. En parlant d'une nouvelle collabo-



MICHA LESCOT

ration, je lui ai fait part de mon désir de jouer Richard II.

D'où vient ce désir ?

D'abord, de mon père (*le comédien Jean Lescot, 1938-2015, ndlr*). Je le suivais, je lui faisais apprendre ses textes, j'allais voir dix fois ses pièces quand ça me plaisait, il nous emmenait aussi voir des grands spectacles avec mon frère, David, lui aussi comédien. Et mon père me disait : *"Tu seras un vrai acteur quand tu auras joué un grand rôle de Shakespeare"*. Ensuite, après le Conservatoire, j'avais travaillé un montage de deux scènes de *Richard II* avec Gérard Desarthe lors d'un hommage en Avignon à Jean Vilar, en 1996, et ça m'avait marqué...

Un personnage shakespearien complexe...

C'est quelqu'un qui fait une erreur politique, au début, parce qu'il se sent trop légitime, comme fils d'un roi "jupitérien". Il minimise les courants opposés à son règne. Il veut toujours avoir la main. Avant qu'on le destitue, il dit à son cousin, Bolingbroke (qu'il a exilé et spolié, et qui revient) : *"Je te donne ma couronne !"*. Et en se dépouillant de la sorte, il décide en quelque sorte d'être le roi du malheur : *"Je te donne ma couronne, mais je serai toujours plus grand que toi !"*. Et il gagne en majesté.

Comment réussit-il ce prodige ?

Il le croit, il le sait. C'est une attitude ! Et lors de la destitution, il le dit à Bolingbroke avec un jeu de langage, car c'est un esprit brillantissime. Richard vivant, l'autre ne sera jamais vraiment légitime. Donc Bolingbroke le

fait tuer, même s'il s'en dédit... Éric Challier – acteur magnifique qui l'incarne – dira qu'il ne l'a pas fait tuer. J'ai ma version ; lui a la sienne. Et c'est très bien ! Il faut toujours défendre son personnage, ne pas se contenter de dire : *"Je joue un salaud, je joue un gentil"*. Ce n'est pas comme ça que ça se passe...

Éric Challier à une approche musicale et rythmée du texte. Vous partagez cela ?

On s'accorde, je dirais. Il y a des accords qui se font naturellement, sans trop s'expliquer. L'explication vient davantage de la complexité des situations. On est obligés de s'arrêter, d'enquêter, de trouver des solutions avec le plus grand respect de ce qui est écrit.

Comment trouver la "majesté" sur les planches ?

C'est un truc que je fais avec mon psy ! (*Rires*). Il y a des comédiens pour qui ça ne pose sûrement pas de problème, mais pour moi, qui suis plutôt du côté du peuple, ce n'est pas évident. On ne me demandait pas de jouer des princes ou des seigneurs... Tu dois alors essayer de trouver ce que la majesté représente en toi. Et en parlant avec Christophe, j'ai trouvé qu'elle réside dans un rapport à l'enfance. Comme les enfants qui s'y croient en jouant aux chevaliers, aux héros, parés d'un simple drap... Et chez ce genre de rois-là, il y a une sorte de fantaisie très libre, une innocence, une naïveté d'enfant – imparable. Richard est dans son monde, il y croit complètement. Il finit par dire la vérité, comme un enfant. La légitimité qu'il a en tant que

roi jupitérien, moi, je dois l'avoir en tant qu'acteur qui va jouer ce personnage de Shakespeare. Je suis loin d'avoir autant d'audace et d'assurance dans la vie ! C'est donc un vrai défi pour moi.

À propos de "défi", il y a sept ans, votre accident et vos deux années de rééducation ont-ils changé quelque chose dans votre façon d'appréhender le métier ?

Ça a été une histoire hyper-douloureuse, et très concrète. Je me suis senti trahi par les gens qui m'ont fait faire le travail au cours duquel j'ai eu cet accident. Je ne donne plus ma confiance à n'importe qui. Heureusement, j'ai retrouvé une souplesse. Je m'en suis sorti, mais ça a été très compliqué. Ça fait partie de mon expérience. C'est la dernière leçon de Gérard Desarthe, qui m'a préparé pour le Conservatoire : *"Vis, maintenant ! Il faut que tu expérimentes plein de choses dans la vie, dramatiques ou lumineuses, et ça te nourrira pour tes rôles !"*. Et je le vois bien, avec cet accident ou quand tu deviens père, par exemple : tu joues différemment.

L'arène politique vous inspire-t-elle pour ce rôle ?

Aujourd'hui, les partis politiques sont devenus des mouvements. Tu vois les énergies changer, les gens passer d'un camp à l'autre, les trahisons... Sans être mon modèle, Emmanuel Macron en débat avec Marine Le Pen m'a fasciné : un aplomb de roi, qui ne doute de rien... Tellement audessus intellectuellement, tellement sûr de son coup ! Tu sens que le type est "vertical", qu'il ne donne pas beaucoup de lui et

que ça lui procure cette audace. Ça m'avait scotché.

Une pièce de Shakespeare, c'est toujours un monument. Comment vous l'escaladez ?

Pour l'instant (on est à un mois de répétition, il nous en reste deux), je suis obligé de fragmenter cette pièce de cinq actes en petits blocs, afin de monter cette montagne impressionnante. Après je ferai le lien, quand on fera des filages... Avec Luc Bondy, on parlait de "climats" dans une scène. On en dénombrerait souvent deux, et il fallait en trouver un troisième. Avec *Richard II*, on en trouve cinq dans une même scène, déjà écrites ! On voit l'humeur changer cinq fois ! Je convoque alors des choses très variées, je mobilise quantité de références intimes. "Cette situation, je la connais. Cette phrase, ça me fait penser à ça..."

On avance ainsi pas à pas avec Christophe. Il est exigeant et sensible. On ne peut pas la lui faire ! Il sent quand on est actif et quand on est en "pilote automatique" – il appelle ça : "faire le ventilateur" (quand on appuie sur un bouton pour dérouler du texte). Dans ces moments de facilité et de neutralité inintéressante, il t'aide à trouver un point de vue qui se voit et à t'engager physiquement, sans pour autant te demander de faire les pieds au mur. Quand tu es juste, il s'anime comme un chef d'orchestre et te galvanise.

Content de rejouer au Festival d'Avignon ?

Je n'avais pas joué dans la Cour d'honneur depuis 2005. Ce sera la troisième fois. Oui, c'est en-

thousiasmant. Et j'aime la distribution et l'équipe. Par exemple, Guillaume Lévêque, avec qui j'avais déjà joué chez Françon : un acteur que j'adore et un pédagogue ; dramaturgiquement, tu peux discuter avec lui. Comme Cécile Garcia-Vogel, Lucas Samain, Emmanuel Noblet, ou encore trois jeunes acteurs très différents qui sortent de l'école de Lille – je suis très content d'avoir la relève...

Vous pensez quoi, justement, de la jeune génération de comédiens ?

J'ai envie de les fréquenter. Nous étions plus protégés à notre époque, moins exposés à la violence du temps. Ils se posent des questions, ils sont très engagés et concernés par le monde dans lequel ils vivent... Mais il ne faudrait pas oublier que cela reste du jeu. Ne pas perdre le ludique, ne pas avoir trop de certitudes. Comédien, c'est une drôle de vie : être précaire, évoluer tout le temps...

Et le monde cybermoderne, les réseaux sociaux, ce n'est pas votre truc ?

La vie des gens m'intéresse, mais pas trop leurs avis dans les arènes virtuelles... Je suis un déconnecté volontaire de tout ce qui est susceptible d'augmenter inutilement le stress. En travaillant *Richard II*, j'essaie d'aller vers l'enfance sûre d'elle-même, avec quelque chose d'innocent et d'un peu "christique". Une connexion... supérieure !

*Propos recueillis par
Vincent Cespedes*

■ *Richard II*, de William Shakespeare, mise en scène Christophe Rauck, traduction Jean-Michel Déprats, avec Louis Albertosi, Thierry Bosc, Éric Challier, Murielle Colvez, Cécile Garcia Fogel, Guillaume Lévêque, Pierre-Thomas Jourdan, Micha Lescot, Emmanuel Noblet, Pierre-Henri Puente, Adrien Rouyard. Gymnase du Lycée Aubanel, 14 rue Palapharnerie, 84000 Avignon, du 20 au 26/07 à 18h. Festival d'Avignon, 04 90 14 14 14

Repères artistiques au théâtre

1998 - *Victor ou les Enfants au pouvoir*, de Roger Vitrac, mise en scène Philippe Adrien
1999 - *Casimir et Caroline*, d'Ödön von Horváth, mise en scène Jacques Nichet
1999 - *Henry V*, de William Shakespeare, mise en scène Jean-Louis Benoît, Festival d'Avignon
2002 - *L'Association*, de et mise en scène David Lescot
2004 - *Musée haut, musée bas*, de Jean-Michel Ribes, mise en scène de l'auteur
2005 - *Célébration*, d'Harold Pinter, mise en scène Roger Planchon
2007 - *Le Mental de l'équipe*, d'Emmanuel Bourdieu et Frédéric Bélier-Garcia, mise en scène Denis Podalydès et Frédéric Bélier-Garcia
2007 - *La Seconde Surprise de l'amour*, de Marivaux, mise en scène Luc Bondy
2010 - *Les Chaises*, d'Eugène Ionesco, mise en scène Luc Bondy
2014 - *Le Tartuffe*, de Molière, mise en scène Luc Bondy
2017 - *Bella Figura*, de et mise en scène Yasmina Reza
2019 - *La Dame de chez Maxim*, de Georges Feydeau, mise en scène Zabou Breitman
2021 - *Quai Ouest*, de Bernard-Marie Koltès, mise en scène Ludovic Lagarde